

ENTRÉE DES ARTISTES

JOCELYNE GIANI



Jocelyne Giani

Entrée des artistes

© Jocelyne Giani, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-3373-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I

Ça fait bien deux heures qu'on roule.

Un coucher de soleil blafard éclaire les bâtiments de la ZAC d'une lumière rase un peu jaunâtre, comme un spot mal réglé.

— C'est encore loin ?

J'ai l'impression d'être la sale gosse qui s'ennuie à l'arrière de la voiture de son père. Sauf que ce n'est pas mon père qui est au volant, mais Lucien. Et à côté de lui, il y a Déborah, qui essaie de s'épiler les sourcils dans le miroir de bord.

— On arrive ! dit Lucien en traînant sur le « i » d'un ton impatient.

Bien sûr, je n'en crois pas un mot.

On est en pleine Zone d'Activité Commerciale, dans une petite ville de Picardie, entre un Bricomachin et un Jarditruc, au cœur de ces bâtiments moches aux enseignes envahissantes qu'on retrouve dans tous les endroits de ce genre.

Impossible que « L'Étoile du Nord » se trouve à proximité.

— Tu aurais dû mettre le GPS...

Il se tourne un peu vers moi, enfin, autant que l'appuie-tête le permet, et soupire d'un air excédé.

— Julia ! Tu me saoules ! Écoute, ce n'est pas mon premier contrat ici, je connais les lieux, d'accord ?

— Arrête de stresser, renchérit Déborah en s'enduisant de crème hydratante.

Cette fois-ci, je me tais car elle a raison : en fait, je stresse.

C'est ma première fois ici. Je remplace la titulaire.

J'ai, en tout et pour tout, deux heures de répétition dans la chambre de Lucien (dix mètres-carré) à mon actif, et il reste moins de trois heures avant le début du show.

« L'Étoile du Nord ».

L'enseigne apparaît enfin, pas encore allumée, mais flanquée de deux girls en plastique qui lèvent la jambe en faisant un clin d'œil plein de faux-cils.

Le goût.

Le bâtiment est tout aussi moche que les autres.

On se gare, on attrape nos sacs et nos valises pleins de postiches, de talons à paillettes, de collants-résilles, de mallettes à maquillage et de crèmes anti-

allergiques, et on entre par la grande porte pour éviter de patauger dans la gadoue de l'entrée des artistes, vu qu'il a plu des trombes toute la matinée.

On passe le hall décoré de photos de stars d'hier et d'aujourd'hui (un peu plus d'hier et bien moins d'aujourd'hui, quand même...) et nous voici dans la salle.

Une bonbonnière bleue et or tapissée de velours, où les pas s'enfoncent dans une épaisse moquette couleur de nuit constellée d'étoiles.

Des lustres partout, avec leurs pendeloques de faux cristal, des dorures à chaque coin de porte, des petits angelots aux fesses de bronze sur les murs, des fauteuils-crapaud rouge sombre où l'on a envie de s'affaler en soupirant d'aise (euh... on oublie) et des tables recouvertes de nappes bordeaux où trônent des bougeoirs de porcelaine en forme de cœur.

Et la scène.

Et cette odeur de poussière chaude et de fond de teint, l'odeur de toutes les salles de spectacle du monde.

Ça y est, je suis chez moi. Oublié le paysage soporifique de l'autoroute, oubliés les champs glyphosatés sans une haie, sans un oiseau, le long de la nationale, oubliée l'arrivée dans la lumière glauque de la ZAC.

Je vais danser, je suis chez moi.

Le patron, Serge, la cinquantaine, vient nous saluer. Sa vigoureuse pogne de chti m'écrabouille les doigts.

— Voici Julia, me présente Lucien, elle est top, vous allez voir ! La pêche, le smile, tout !

Il lui fait un sourire de vendeur de voitures et ponctue son baratin d'une petite tape sur mon épaule. Pour un peu, j'ai cru qu'il allait me claquer la fesse, comme à une vache au salon de l'agriculture.

Mais le Serge n'a pas l'air inquiet. Je suppose qu'en cabaret, on est habitué à ce qu'il y ait beaucoup de turn-over.

Oui parce que, l'Étoile du Nord, en fait, c'est un cabaret.

Alors je sais : quand je dis « cabaret », les gens imaginent soit le bouge façon Pigalle avec des effeuilleuses aux seins refaits, soit des filles d'un mètre quatre-vingts couvertes de paillettes et dansant avec des roues de plumes sur des paroles cucul-la-praline genre « c'est magique, c'est féérique, c'est fantastique », et autres rimes criantes de génie.

En fait, dans les cabarets de province, les shows sont souvent plus modernes que dans la capitale, parce que les patrons, qui en général n'y connaissent rien, font confiance aux artistes pour les choix musicaux et les chorégraphies. Du

coup, ça a donné un grand coup de frais au genre, et on prend un vrai plaisir, nous les danseurs.

On passe par la scène – un beau plateau, ça va me changer de la chambre de Lucien – et on descend les quelques escaliers qui mènent aux loges, en fait un hangar accolé au bâtiment principal, à peine isolé, où il fait un froid de gueux, comme dirait ma mère. Je comprends pourquoi Déborah a emmené sa combi en pilou avec des licornes roses.

Devant la table à maquillage, je contemple mon visage encore vierge de tout fard. Inutile de psychoter sur mes taches de rousseur, aucun fond de teint n'en est jamais venu à bout. J'ai choisi de les assumer, vaille que vaille, même si ça m'a déjà valu de gros vents en audition. Pour mes cheveux, c'est autre chose. Je ne peux pas me permettre, surtout en cabaret où on doit être tiré à quatre épingles, de les laisser frisotter. Car, pour mon malheur, je suis une rouquine à bouclettes, genre caniche abricot. Et aussi, j'ai des seins. Et des hanches. Un peu trop pour une danseuse. Certains chorégraphes m'ont conseillé de me diriger vers le théâtre, au vu de mon visage expressif, paraît-il. Mais à mon premier cours, le professeur m'a dit : « Toi avec ton physique, tu ne peux jouer que les soubrettes ou les putains ».

C'était il y a deux ans, je venais d'arriver à Paris, j'avais plein de rêves dans la tête. Ce fut... comment dire... un peu violent. Pas sûr que je puisse franchir de nouveau les portes d'un cours de théâtre.

On se maquille, on se coiffe. Trois autres danseurs et deux danseuses nous rejoignent. Présentations, sourires d'encouragement, déshabillage (ce froid, mais ce froid !) habillage, faux-cils, postiches, laque. Mini-répétition entre les portants, laque.

On gagne la scène, on doit se dépêcher avant l'arrivée des clients. On « marque » les pas, on compte à haute voix. On « file » tous les tableaux. Laque.

Je me sens bien, malgré le justaucorps de satin qui m'écrase un peu les seins, la fille que je remplace ayant sans doute moins de poitrine que moi.

J'essaie tous les changements de costumes. Lucien me chronomètre.

— Quarante secondes ! C'est trop, Julia. Celui-là, tu n'as que trente secondes pour le passer.

— Je vais t'aider, t'inquiète pas, me rassure Déborah.

On retourne en loge, où les plateaux-repas ont été servis. Re-laque. J'en suis tellement couverte que je ne sens même pas l'odeur des plats.

Mes mains fébriles font tomber la fourchette. Le trac arrive, insidieux. Je ne peux pas finir mon plateau, une grosse boule ayant colonisé mon estomac.

Seule entre deux portants, je revoie une dernière fois, en version accélérée, toutes les chorégraphies du spectacle. Je mime les pas avec mes mains, je compte à voix basse pendant que Lucien amuse la galerie avec ses potins parisiens, du genre qui couche avec qui, et qui a fait son coming-out, et quel producteur a été ruiné par la crise du covid, etc. Il adore ça, Lucien.

Enfin, c'est à nous. Je jette un dernier coup d'œil dans le miroir. Les faux-cils et le fard bleu-pétrole agrandissent mon regard jusqu'à la démesure. Ma bouche est redessinée, charnue, pulpeuse, d'un rouge sang qui brille dans la pénombre des coulisses. Mes cheveux tirés en arrière et laqués dégagent mon front blanc que surmonte un haut diadème de strass. C'est moi, et ce n'est pas moi. C'est Julia la danseuse, Julia l'artiste.

Les premières mesures retentissent. La scène s'éclaire. J'entre d'un grand pas chassé dans la lumière, mes bras ondulent, mes reins se cambrent, j'entends les applaudissements. La salle est chargée d'attente, d'excitation, et cette énergie que l'on perçoit dans l'ombre nous galvanise et nous porte.

J'ai vingt ans, je suis belle, je suis heureuse et ma vraie vie commence.

Ça fait boum. Ou plutôt ça fait dring.

En tout cas, ça me réveille en sursaut.

Où suis-je ?

Ah oui : dans mon lit.

Le temps d'atterrir (ça a vraiment fait boum, comme si mon corps s'était écrasé sur le matelas depuis la hauteur du plafond, en fait c'est juste que je suis sorti un peu brutalement du sommeil, fin de la parenthèse), je réalise qu'il est sept heures du matin et que j'ai dormi trois heures. C'est peu, bien peu, pour récupérer du stress de la représentation (triomphale, cela dit), et surtout du pot d'anniversaire de Serge, le patron chti, bien arrosé (l'anniversaire, pas Serge, qui lui était plus imbibé qu'arrosé) et ayant un peu traîné en longueur (l'anniversaire, toujours, Serge, étant, lui, plus large que long), avant le retour assez chaotique sur Paris, Lucien ayant mal supporté le mélange schnaps-champagne, et Déborah les petits fours à la crème (intolérance au lactose).

Il va falloir repousser mes limites et puiser dans mes ressources de guerrière pour aller au casting, à la Plaine-Saint-Denis. Une audition de danse pour une grosse production. On n'en connaît ni le titre, ni le contenu, mais l'annonce précisait « Danseurs et danseuses, excellent niveau en modern-jazz, bonnes

bases en classique, savoir chanter est un plus. »

On a été sélectionné sur C.V, et convoqué à des heures précises par groupes de trente, selon mes infos. Mes infos qui me viennent d'Hugo.

Hugo, c'est l'un des co-locataires de l'appartement où je vis, dans le dix-septième, métro Wagram. En fait, on est quatre. Les deux autres, j'en parlerai plus tard. Hugo, c'est mon ami, mon frère, enfin, mon frère de danse. On vient de la même petite école de province, où on a fait nos premiers portés ensemble. Je lui dois mes premiers bleus, et lui me doit ses premières séances d'ostéo.

Hugo est arrivé le premier à Paris, car il a deux ans de plus que moi, et c'est grâce à lui que j'ai été acceptée dans l'appartement. Je dors au salon, car il n'y avait plus de chambres disponibles, mais ce n'est pas grave. On est dans un immeuble chic du dix-septième, on a du parquet au sol et des pâtisseries au plafond, tout ça pour un loyer raisonnable. 4, rue Molière, ça claque, comme adresse, non ?

Et globalement, on s'entend bien, tous les quatre. Globalement.

Bon. À sept heures du matin, quand on a dormi trois heures, il y a des choses qui passent plus ou moins bien.

Genre le petit mot que je trouve sur la table de la cuisine :

« N'oublie pas de nettoyer la douche après ton passage, ce sera plus sympa pour ceux qui vont suivre. »

Signé : Clémence.

Le sang me monte à la tête.

Je l'imagine bien écrire ça avec son petit air pincé. Son air de princesse au petit pois que je ne supporte pas.

OK, j'ai peut-être oublié de rincer le bac hier matin, avant de partir chez Lucien pour répéter.

Est-ce une raison pour m'assassiner psychologiquement à sept heures du matin, alors que je mobilise mes dernières forces pour affronter deux lignes de métro et le RER B dans l'aube glaciale ? (en avril, ne te découvre pas d'un fil)

Toi, Clémence, oui, toi qui vas pouvoir dormir toute la matinée, j'ai bien envie de rendre ton sommeil irréversible en venant subrepticement t'étouffer sous ton oreiller.

— Salut ma belle ! ça va ? c'est pas trop dur ?

Je lève le nez, remettant à plus tard mon funeste projet. Sylvain me fait face, ses lunettes de myope descendant sur son nez, ses cheveux blonds et fins ébouriffés dans la lumière blafarde de l'ampoule soixante-quinze watts qui

éclairer la scène. Enfin, la cuisine.

Sa voix est tellement douce, tellement pleine d'empathie, que ça me redonne le sourire.

— Si ! Mais je crois que je vais survivre.

Il sourit à son tour et met de l'eau dans la bouilloire.

— Je vais t'accompagner pour le petit-dej'... De toutes façons, je n'arrive pas à me rendormir. Calderón me prend la tête !

— Je croyais que tu aimais les classiques ?

Il soupire et rit doucement en coupant des tranches de pain complet qu'il dispose d'un geste posé dans le grille-pain.

— J'adore ! Mais justement, je ne veux pas faire injure à un auteur que j'admire en massacrant son texte.

Ça, c'est typiquement du Sylvain. Le mec qui, à vingt-six ans, a joué sur les plus belles scènes de théâtre de Paris, le mec qui a obtenu un Molière dans la catégorie révélation masculine, le mec qui n'a jamais eu à insulter le répondeur de Pôle-Emploi, le mec qui, non content d'être un comédien talentueux, est un être cultivé, attentionné, généreux et facile à vivre, eh bien ce mec-là doute de lui en permanence.

— C'est quoi, ton casting, ma Julia ?

Je bougonne :

— Oh c'est pour une émission de télé à la con.

Il éclate de rire.

— Dis donc, tu ne pars pas hyper-motivée, là !

Il s'assied devant son bol et continue à me dévisager avec... compassion ? pitié ? tendresse ? (rayez la mention inutile)

Ce n'est pas vrai que je manque de motivation. En tout cas, je suis pleine d'espoir... mais est-ce suffisant ?

— Allez ! insiste Sylvain, arrête de douter, ça va aller !

Je dévisage mon pote, son profil de médaille, la courbe de ses lèvres, le poil blond et ras qui affleure son menton pas encore rasé, et j'ai envie de lui faire un câlin, tellement je l'aime, celui-là.

Mais je n'ai plus le temps. J'avale mon café brûlant, je boulotte quelques biscuits, et je prends mon sac de danse. Est-ce que je vais avoir besoin des claquettes ? L'annonce ne le précisait pas. Je prends juste mes sneakers de jazz et mes talons.

Un dernier sourire à Sylvain, un ultime regard dans le miroir (pas très fraîche, la danseuse...) et je pars vaillamment livrer une nouvelle bataille.

Parfois, j'ai l'impression que ma vie n'est faite que de ça, de batailles. Contre le trac, contre l'angoisse de ne pas trouver de travail, contre les kilos superflus, contre les articulations récalcitrantes, les chats dans la gorge, les envies de pipi au moment de monter sur scène, les moments de terreur où on se dit qu'à trente-cinq ans, ce sera fini et qu'il faudra trouver autre chose pour gagner sa vie...

Mais il faut croire que je l'aime, cette guerre. Il faut croire qu'elle m'apporte une certaine paix, en fin de compte. Car ce que je redoute plus que tout, l'ennemi qui pourrait vraiment me faire dévisser, c'est l'ennui.

J'ai rendez-vous avec Hugo, qui a découché, devant le studio où a lieu le casting. Oui, oui, Hugo a découché. Je ne sais pas chez qui, et je ne le lui demanderai pas. Ça lui arrive assez souvent. Enfin, je veux dire, de faire des rencontres. Et comme Clémence a été ferme sur le sujet (« pas de copines à la maison ! ») les deux gars se tiennent à carreau. Surtout Hugo. Parce que du côté de Sylvain, c'est un peu le désert. Non qu'il n'ait pas de succès, mais je crois qu'il considère ce genre d'occupation comme assez futile, finalement. Mes copines croient qu'il est gay. En fait, pas du tout. C'est juste que draguer, c'est trop trivial pour lui.

Hugo, c'est autre chose. Il est très, très beau, et très très charmeur.

Moi, ça me laisse froide, parce que nous avons été, pour ainsi dire, élevés ensemble, et que je le considère comme un membre de ma famille. Mais je peux comprendre que mes copines craquent. L'idée que je puisse le croiser tous les matins en slip entre la porte des toilettes et celle de la salle de bain les fait littéralement saliver. Elles estiment que je ne connais pas ma chance.

Bref, me voilà devant le célèbre studio où sont tournées tant d'émissions de télé. C'est un endroit auquel on pourrait donner la palme de la mocheté, si on n'y croisait pas en permanence des stars du petit écran et du show-business. Du coup, c'est un peu « Gala » au pays du béton.

Voilà Hugo ! Lui aussi a les yeux en trous de flûte, mais ça lui donne un petit côté *bad boy* qui lui va très bien, alors que moi, j'ai juste l'air d'une fille qui n'a pas assez dormi.

— Ça va, Julia ?

— C'est dur.

— Ouais, hein ? Un casting danse à neuf heures du matin ! On rêve.

Les portes s'ouvrent, on est bien une quarantaine à s'engouffrer dans le hall, à envahir le studio en retirant déjà nos vestes et nos chaussures pour gagner du temps en vue de l'indispensable échauffement.